

On s'abonne à Lyon,  
Rue de la Préfecture, 2,  
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.



LES AVIS ET RÉCLAMATIONS  
doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.

Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré  
pour les annonces d'une certaine étendue.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## BIOGRAPHIE.

### M. PADRÈS.

Padrès est né à Perpignan ; je ne l'écrirais pas qu'il serait aisé de le deviner, car il lui reste encore cet accent qui révèle le pays natal ; c'est aussi, je crois, au pays natal qu'il doit cette voix large et sonore, cette basse chantante souple et accentuée qu'un peu d'étude rendrait remarquable. C'est à l'âge de quinze ans que Padrès commença sa carrière théâtrale, et son premier début, dans le rôle du grand-prêtre de *Fernand Cortez*, fut si heureux, que de ce jour il fut engagé à Montpellier. Mais il fallait à sa jeunesse et à son inexpérience une place modeste, il commença donc par être choriste. Deux années de travail en firent un acteur, et il s'essaya dans des rôles importants, tels que *la Maison isolée*, *Camille*, *le Déserteur*, où il fut bien accueilli. Padrès, devenu comédien, quitta Montpellier pour Avignon, où il prit un engagement qui le forçait de jouer tous les rôles qui lui seraient distribués par le directeur, aussi bien dans l'opéra que dans la comédie et le vaudeville. L'amour de son art lui fit accepter même des rôles dans la tragédie ; M<sup>lle</sup> George se souvient de l'avoir eu pour confident. Le théâtre d'Avignon n'eut pas une heureuse chance ; partant les comédiens furent forcés d'aller chercher fortune ailleurs. Padrès quitta le Midi pour le Nord, et Gand fut la ville qu'il choisit. A Gand, le directeur emporta la caisse, et comme il faut vivre, bien qu'on ne soit plus comédien, Padrès eut à soutenir une terrible lutte avec la fortune. S'il y a des roses dans la vie d'artiste, il y a aussi de rudes épines. Par bonheur, Padrès trouva un ami, un véritable ami, qui renouvela cette charmante histoire du *Bouffe et du Tailleur*. Pour des chansons l'ami de Padrès hébergea le comédien malheureux. C'est un fait que Padrès aime à se rappeler, parce qu'il honore en même temps l'artiste et le bienfaiteur. De Gand il fut admis au théâtre royal de La Haye, où il ne resta qu'un an, le climat étant contraire à sa santé.

Padrès s'engagea alors comme première basse à Besançon, et ce fut là que le directeur de l'Opéra-Comique, M. Emile Laurent, lui fit des offres d'engagement qu'il ne put accepter, attendu l'impossibilité où il se trouva de résilier avec la direction de Besançon.

Dijon le reçut et le garda deux années, pendant lesquelles il créa les rôles de première basse dans *Robert-le-Diable*, *le Siège de Corinthe* et *Marguerite d'Anjou*, qui lui valurent des succès de bon aloi. En quittant Dijon il fut reçu à Nancy ; c'est dans cette dernière ville qu'il se fit assez remarquer pour que la direction des théâtres de Lyon songeât à en faire son pensionnaire. Et en effet, depuis trois années que M. Padrès fait partie de la troupe du Grand-Théâtre, le public n'a jamais eu qu'à se louer des efforts qu'il a faits pour lui plaire. Ses débuts extrêmement heureux dans *Masaniello*, *le Pré-aux-Clercs* et *Fiorella*

ont parfaitement justifié la réputation dont il était précédé, et ont laissé deviner ce qu'il pouvait devenir. Aussi le public lui a-t-il tenu compte de ses créations dans *les Huguenots*, *le Postillon de Longjumeau*, *les Deux Reines*, *l'Ambassadrice*, et, en dernier lieu, *le Domino Noir*.

Padrès nous quitte cette année et va tenir l'emploi de première basse au théâtre de Rouen ; c'est une perte qui sera sentie par le public lyonnais, mais en même temps c'est une acquisition que le public rouennais saura bien apprécier. Cela dédommagera l'acteur qui doit aussi beaucoup regretter une ville où il a toujours trouvé bon accueil.

## LA FÉE CANDIE.

Un célèbre docteur de mes amis (j'ai beaucoup d'amis docteurs, n'importe en quelle science) ; un docteur de mes amis, disais-je, m'ordonna, l'autre soir, dans l'espoir de combattre victorieusement les insomnies sans trêve auxquelles je suis en proie depuis peu de temps, de prendre une potion calmante, dont je vous donnerai une autre fois la recette. Il ne s'agissait pour moi, dans l'ordonnance de l'aimable Esculape, ni de lire un roman nouveau, ni, Dieu merci, du plaisir sans pareil d'entendre jusqu'au bout la lecture d'une tragédie en cinq actes, ou celle d'un opéra en vers alexandrins dus à la muse de quelque Scribe départemental.

Il ne s'agissait, je vous le répète, d'aucun de ces véhicules soporifiques dans l'ordonnance en question de mon cher docteur.

Sa potion calmante me calma si bien que je goûtai le sommeil le plus bienfaisant, et fus bercé pendant douze heures par le rêve le plus réjouissant, le plus poétique dont un cerveau de visir ou de sultan, ivre d'opium et de voluptés, se sentit jamais bercé.

Ecoutez-donc ce rêve, si vous croyez encore à quelque chose et au bonheur, en rêve au moins.

Jé me sentis soudainement transporté au cinquième ou sixième ciel (je ne saurais dire au juste lequel des deux), et, en même temps, traîné dans un char aérien, attelé de six griffons ailés qui fendaient les nues, franchissaient les fleuves, escadaient les montagnes, plus rapides dans leur essor que la pensée d'un poète élégiaque. A côté de moi, dans ce char étincelant de pierreries, de cristaux, de diamants et de rubis, était blottie une jolie et mignonne petite fée, blonde, aux yeux bleus, si petite, si frêle, si coquette, si jolie, d'une voix si argentine, avec des regards si pénétrants, que je me sentis bientôt subjugué par sa présence, et surtout par sa voix si persuasive, comme vous allez le comprendre vous-mêmes.

Quelques secondes après, me sentant toujours mollement balancé, comme par une escarpolette, dans son char aérien, j'entendis ma petite fée, ma jolie et mignonne enchantresse, qui parfois, lorsque nous

traversions des régions plus froides, se réfugiait et se blottissait frissonnante sous mon manteau, comme une fauvette sous l'aile de sa mère; j'entendis ma petite fée blonde, aux yeux bleus, aux regards vifs et caressants, me parler ainsi: **8**

« Tu n'es pas, je le vois bien, habitué à ce genre expéditif de promenade. Pauvre ami, tu n'es qu'un simple habitant de cette *prosaïque* terre, rien de plus qu'un habitant de la terre; un peu moins matérialiste peut-être, un peu moins *égoïste*, un peu moins *terrestre*, je le veux bien aussi, que le plus grand nombre de l'*espèce* dite noble que la providence y a confusément parquée. Mais je le sais, et tu essaierais vainement de me dérober tes plus secrètes pensées; je sais, te dis-je, que tu brûles de redescendre au milieu de ce mélange de sexes et de rangs, de luxe et de misère, que vous nommez là-bas une grande ville. Ta volonté sera bientôt accomplie, poursuit ma jolie fée que j'écoutais, interdit, frissonnant d'admiration et de trouble; ta volonté sera exaucée. Regarde, notre char s'abaisse, laissant bien loin derrière lui les nuages et les astres; la terre grossit incessamment à notre vue... regarde, nous descendons, nous descendons, nous sommes arrivés!

» Mes courriers se fatigueront bien un peu sur ce mauvais pavé; les roues fragiles de mon char se souilleront bien aussi, je pense, au sein de la boue inévitable, au milieu de ces cloaques immenses et infects que vous appelez des quais, des places, des rues. »

En cet instant, ma jolie fée fit une moue si éloquente, si mutine, que je compris combien il lui en coûtait de désertir pour moi ses nuages et son beau ciel, tout cela pour les brouillards et l'humidité d'une grande cité.

Puis elle continua ainsi :

« C'est égal, c'est égal, je suis résignée à te servir de guide aujourd'hui; c'est une fantaisie, un caprice de femme, ou de fée, si tu aimes mieux. Je ne te quitte pas, nous allons voyager ensemble encore durant quelques heures. Parle, où veux-tu que je te conduise? »

Et soumis comme à un charme irrésistible, obéissant à une volonté *fascinatrice*, me frottant parfois les yeux, comme un homme ébloui ou à peine réveillé, je vis et j'admirai, en compagnie de ma jolie et *lilliputienne* fée, toutes les merveilles que je vais essayer de vous décrire.

Nous visitâmes d'abord l'exposition, cette admirable réunion de tant de chefs-d'œuvre, de tant de trésors *artistiques* de nos Michel-Anges, de nos Raphaëls, de nos Poussins, de nos Davids, de nos Rembrandts, de nos Téniers *exotiques* ou indigènes.

Moi, je restais encore en extase et le regard fasciné devant une ravissante tête de femme, une noble sénora sous sa mantille en dentelle, sous son voile noir, devant une de ces poétiques et suaves figures féminines faites pour damner un ange. J'étais là comme un fou, haletant d'ivresse et d'admiration devant cette tête bien-aimée, lui parlant, l'écoutant, croyant la voir me sourire, lui disant tout bas son nom; car il est de par le monde une créature *céleste* qui a les traits et les formes et tous les charmes de cette belle et séduisante *sénora*, due au pinceau si vrai et si inspiré de M. Court.

J'étais si préoccupé de ma brune sénora à l'œil noir, à la chevelure noire, aux vêtements noirs sur sa peau de satin, que j'entendis à peine ma jolie fée qui me citait parmi les tableaux les plus remarquables, ceux de MM. Dubuisson, Guindran, Fonville, Duclaux, Perlet, Bonirote, tous nos compatriotes, et parmi les célébrités parisiennes ou étrangères, les noms d'Horace Verney, Garnerey, Isabey, Duval Le Camus (un charmant tableau, *la Chasse aux Loups*), les noms de Lepoitevin, Devéria, Thuillier, Diday, etc., etc.

Ma jolie fée prononça plusieurs autres noms encore, qu'occupé comme je l'étais sans cesse de ma ravissante sénora, j'entendis à peine, et que je vous demande humblement pardon d'avoir oubliés.

Quand je remontai distrait et plein d'agitation dans le char doré de ma jolie fée, celle-ci, me souriant d'un air lutin, d'une voix flûtée, murmura tout bas à mon oreille ces deux vers que j'avais oubliés, et vous aussi, sans doute, ami lecteur :

Où vas-tu, pauvre veuve, où vas-tu chaque soir,  
Ton pâle front courbé sous un long voile noir?

Puis la blonde petite fée ajouta en souriant :

« Je t'ai bien averti que je savais lire jusque dans tes plus secrètes pensées. »

Ceci est une énigme, et n'oubliez pas que cette énigme est éclose sous le souffle embaumé d'un songe poétique, bel ange, enfant du ciel, qui ne reviendra peut-être plus me sourire.

Notre char vola de nouveau, aussi rapide que l'équipage le mieux attelé de nos grands seigneurs blasonnés ou non, avec ou sans particule.

« Savez-vous bien, me disait chemin faisant ma jolie fée, que ce

serait un magnifique présent d'étrennes à offrir qu'un tableau de Dubuisson ou de Guindran, ces peintres si féconds et si habiles qu'ils vous font aimer jusqu'à leurs défauts, si parfois ils offrent quelques défauts? »

Je sortis ébahi, et surtout plus épris que jamais du palais des sciences, beaux-arts et belles-lettres, où naguère, dit-on, un réquisitoire terrible et sans appel a été fulminé contre le livre incendiaire, c'est-à-dire contre les opinions subversives, anti-religieuses et même *régicides* (disent les plus mauvais plaisants) d'un jeune et inoffensif auteur de *voire connaissance*, lequel n'a pas encore hérité d'un fauteuil académique pour se guérir de ses insomnies.

Tout-à-coup je fus arraché à ma sombre méditation par le verbiage intarissable de mon joli guide, qui tour à tour, me vanta, parmi les magasins les plus à la mode, ceux de M. Godemard, rue Lafont, et de M. Chevalier, place de l'Herberie, où tous les prodiges de la tableterie, mille petits chefs-d'œuvre en bronze, en ivoire, en stuc, tous les objets d'art et de luxe, toutes sortes de petits meubles précieux, les parures du meilleur goût, sont étalés à vos yeux et s'offrent à l'envi à votre choix.

N'oubliez pas non plus les magnifiques magasins de musique de M. Jaquet, rue Lafont, magasins que ma jolie fée, qui est femme de bon goût, je vous l'assure, m'a cités parmi les plus protégés du public.

Cette dernière me nomma encore les magasins de M. Mercier, orfèvre, quai de la Mort-qui-Trompe; ceux de M<sup>me</sup> Cherpin, rue St-Côme; ceux de l'armurier Gobert, rue St-Dominique, ce digne et habile successeur de Brunéel, un célèbre canonier, disions-nous dernièrement, mort avec son talent, qui lui *aurait* obtenu la croix si le talent réel et modeste était jamais récompensé sans le secours de l'audace et de l'intrigue.

Ma jolie fée me cita encore les librairies d'Ayné et de Midan, comme celles les mieux fournies en richesses typographiques, en merveilleux keepsakes, en albums, en éditions de luxe, de toute espèce. Elle cita encore beaucoup d'autres noms dont je ne me souvins plus à mon réveil; à mon réveil, entendez-vous bien?

Car soudain, à un cahot, le seul mais terrible cahot qu'éprouva notre char aérien, je me retrouvai dans mon lit, étonné, stupéfait et pensif, me frottant encore les yeux.

Hélas! j'étais retombé lourdement du monde des idéalités, de ce monde de féeries et d'enchantements, dans la froide réalité d'une vie monotone et triste; et comme je cherchais à rassembler mes souvenirs, à me rappeler les traits mutins et enjoués, le regard pénétrant, tendre et coquet tout à la fois de ma jolie fée, j'aperçus sur ma cheminée un superbe char attelé de six griffons ailés, et une jolie petite fée, blanche comme la neige, le tout étincelant comme le cristal aux pâles rayons d'un soleil d'hiver qui réchauffait en cet instant ma fenêtre. C'était?... direz-vous... Mon Dieu! c'était un bonbon mirifique qu'une jeune femme, quise rit (tout en les plaignant) des extravagances de ma folle imagination, m'avait offert la veille pour mes étrennes. Symbole de bien des illusions, de bien des amitiés, le char de ma jolie petite fée et ses six griffons... en sucre... étaient renversés, et leurs débris scintillants s'offraient épars à mes yeux sur le marbre de ma cheminée.

Je ne crois pas aux augures, et pourtant, à la vue de ce joli bonbon en ruines, à l'aspect du char aérien de ma jolie fée renversé et à demi brisé, je me suis dit avec tristesse: « Que d'illusions, que d'amitiés, que d'espérances, que de plaisirs, que de joies, hélas! plus fragiles encore que le char et les rapides griffons de ma jolie et blonde fée de sucre candi! »

V. B.

### Théâtre du Gymnase.

LE MARIAGE D'ORGUEIL. — LES ASSURANCES CONJUGALES. — LES APPARTEMENTS A LOUER.

Cette représentation extraordinaire au bénéfice de Breton a prouvé trois choses, à savoir: que l'orgueil était un péché capital, que la vertu d'une femme était une chose qui défiait toutes les assurances, et qu'il était fort ennuyeux de n'avoir pas une maison à soi. Voici comme. Un marquis est ruiné; une roturière est riche. S'ils étaient époux, la roturière serait noble et le marquis retrouverait sa fortune; ces alliances-là sont très-raisonnables. Mais ici la femme ne veut qu'un titre et un point de mari, ce qui n'est guère raisonnable quand le mari est un homme honorable.

Ils s'épousent, puis se séparent; mais que fait le marquis? pour rabaisser l'orgueil de sa femme, il se fait savetier. Au théâtre cela s'appelle un contraste, et d'ordinaire les contrastes réussissent. Alexandre a bien joué le rôle du marquis; M<sup>me</sup> Beuzeville est toujours excellente, même dans un rôle odieux. Ceci est l'histoire du *Mariage par orgueil*.

Venons aux *Assurances conjugales*. Je demande aux maris si c'est un bon moyen pour garder la vertu de leurs femmes que celui de la faire assurer. Qu'ils répondent. A l'heure où j'écris, je suis entouré de maris qui gardent le plus profond silence sur ce sujet ; cependant l'un d'eux vient d'émettre une opinion que je consigne ici.

« Il faut avoir confiance d'abord, dit-il, et puis une si haute idée de soi, qu'il ne vous vienne jamais dans la pensée ce soupçon que votre femme puisse trouver un homme qui vous soit comparable, sur quoi on dort tranquille. »

Je suis de l'avis de ce mari. Du reste, qui ne sait pas que les jaloux sont les premiers trompés ! Les femmes assurées seront nécessairement les premières qui prendront feu ; mais j'oublie qu'il ne s'agit pas ici d'incendie.

*Les Appartements à louer*, voilà le titre du vaudeville de M. Dufлот, notre collaborateur. Il est bien évident que M. Dufлот est un homme de beaucoup d'esprit, puisqu'il est notre collaborateur. Ceci n'est peut-être pas bien prouvé pour tout le monde, mais nous sommes obligés d'en être convaincus. Or, les appartements de M. Dufлот ne peuvent être qu'à louer (calembour à part). Breton, chargé de les faire valoir, les a montrés sous un jour très-favorable.

Si nous donnions une analyse de ce vaudeville, suivie d'un éloge pompeux, M. Dufлот, qui est très-modeste, ne manquerait pas de rougir et nous gronderait bien fort ; nous ne voulons pas nous mettre mal avec lui qui nous veut tant de bien.

Si ce résumé ne satisfait pas le lecteur, nous lui conseillons d'aller voir ces trois pièces pour en apprécier tout le mérite.

## Modes.

Quand je songe au grand nombre de familles qui souffrent des premiers besoins de la vie, je regrette que tant d'or soit dépensé follement en joujoux, en sucreries ; et si ces inutilités, ces riens, n'occupaient les mains d'une foule d'ouvriers et d'ouvrières qu'ils font vivre, je maudirais de bon cœur le premier jour de l'an, cause de cette prodigalité. Les bonbons, cependant, ont perdu de leur ancienne faveur, et les étrennes utiles deviennent à la mode. Cette année, on a offert beaucoup de livres, de ces beaux livres riches de toutes les merveilles de la typographie et de la reliure. Ainsi, j'ai vu donner à M<sup>lle</sup> Marie B\*\*\*, jolie blonde de 18 ans, une *Imitation de Jésus-Christ*, édition de Curmer, venu de Paris ; la reliure est tout ce qu'on peut imaginer de plus riche et de plus élégant. Une petite croix sculptée en ébène, avec un christ d'ivoire, se détache, au dos, sur un fond de velours cramoisi, et deux fermoirs en or ferment ce livre précieux, bien digne de ce riche et beau vêtement.

Comme les reliures, comme la toilette, les meubles empruntent leurs formes au siècle de Louis XV, et c'est, à mon avis, un progrès au lieu d'être une réaction, car le siècle de Louis XV, ce siècle si libertin, si voluptueux, fut aussi le plus remarquable par les commodités et les recherches de sa toilette et de ses meubles. Dites-moi si les paniers ne furent pas une délicieuse création d'un siècle libertin ; et la poudre n'est-elle pas un raffinement de coquetterie qu'il nous faut regretter ? Mais, attendez, mesdames : les paniers, oui, les paniers, sont revenus plus gracieux qu'autrefois, et la poudre, soyez-en sûres, ne tardera pas à reprendre chez nous son droit de bourgeoisie.

Sur les cheminées, les étagères, on place des corbeilles à jour, des jardinières avec des fleurs de porcelaine en relief ; des tritons qui supportent sur leurs bras une coquille d'or ou de bronze florentin ; des bougeoirs composés d'une conque, avec des feuillages d'or et des fleurs rocailles ; des cache-pots en palissandre découpé. On voit aussi des candélabres dont la partie supérieure forme de gros bouquets, du milieu desquels se dressent les bougies ; des girandoles aux pieds composés de bergers et de bergères, d'Amours et de Génies. Tout cela ne rappelle-t-il pas la Pompadour et la Du Barry ?

Les vases changent aussi leur forme pour prendre celle d'une fleur, d'un fruit ou d'un insecte. Une tulipe jaspée devient une tasse, et l'on peut boire du thé dans son calice. Son anse est un papillon diapré. Sa soucoupe est un nid de mousse, et, pour éclairer, ce sont des Amours qui élèvent dans leurs bras potelés des lys et des anémones où sont placées les bougies. N'est-ce pas qu'un pareil service est charmant, délicieux, et ne doit-on pas y prendre le thé avec un double plaisir ? Et le Temps, ce vieillard si maigre, si décrépité, si cruel, ne prend-il pas lui aussi un masque agréable, l'hypocrite ! pour nous faire oublier que, cachée derrière ces fleurs si belles et ces Amours si délicats, sa faux impitoyable est toujours prête à nous frapper ? Mais n'a-t-on pas raison,

puisque nous passons comme une ombre, de donner un visage riant à tout ce qui est sombre et triste ? Voilà aussi pourquoi les pendules en porcelaine avec des fleurs et des Amours sont aujourd'hui préférées.

Les dentelles sont devenues objet de première nécessité. C'est le cas de dire avec Boileau :

Aimez-vous la dentelle, on en a mis partout.

Les robes en sont couvertes, ainsi que les chapeaux, les fichus, les mouchoirs, les bonnets, etc. ; dentelles d'Angleterre, valenciennes, point de Paris, point d'Alençon, point de Dieppe, points de je ne sais où encore ! J'ai vu une robe de damas blanc garnie de deux volants d'Angleterre, et dont les manches courtes à la Rachel sont terminées par quatre petits volants de dentelle. J'ai vu aussi à Bellecour un châle de velours marron, à reflets de feu, garni d'une haute dentelle noire et doublé d'une chaude et confortable ouate. Les rubans les mieux portés sont faits en dentelle noire et or ; les bonnets ont de longues barbes pendantes en dentelle qui encadrent le visage et retombent à la Sphinx sur les épaules nues.

Ainsi la dentelle, cette élégante garniture, jouit de la plus grande faveur. On préfère les vieilles dentelles, celles qui ont coiffé nos bis-aïeules ; elles sont très-recherchées. Doucet, à Paris, en tient un assortiment de tous les âges : guimpures simples, guimpures cordonnées. C'est dans son magasin, vrai musée d'antiquités en dentelles, que va se pourvoir la merveilleuse de Paris. (La suite au prochain numéro.)

## A. S. A. R. la Grande-Duchesse douairière de Bade.

« Qui peut savoir, ô femme !

- » Les révélations qui te viennent de l'âme,
- » Les visions au ciel de ton rêve divin,
- » Et tout ce qui te fait pleurer seule et muette,
- » Et tout ce qui te fait sainte, et que moi poète
- » Je cherche, et que je cherche en vain ? »

(Cité des Hommes.)

Si j'étais l'oiseau qui passe  
Dans l'espace  
Où son vol monte toujours,  
Je déroulerais plus belles  
Mes deux ailes,  
Afin d'abriter vos jours.  
Si j'étais l'air qui se presse  
Et caresse  
La tige qu'il va blisser,  
Je ferais flotter superbe  
Le brin d'herbe  
Quand vous viendriez à passer.  
C'est que vous êtes la voile  
Et l'étoile  
Que nous cherchons en chemin.  
Sans pleurer on suit la grève  
Lorsqu'on rêve  
Aux fleurs qui naîtront demain.  
Dieu de sa sainte demeure,  
A toute heure,  
Sur vous abaisse les yeux ;  
Et vous êtes solitaire  
Sur la terre  
L'ange qu'il faudrait aux cieux.  
Votre douce voix arrive  
A la rive  
Où tristement nous errons ;  
Comme la vierge Marie  
Que l'on prie,  
Alors nous vous adorons.  
Si toujours à la souffrance  
L'espérance  
Par vous montre un ciel d'azur,  
C'est que Dieu mit dans votre âme,  
O madame,  
Ce qu'il avait de plus pur.

CLARA FRANCIA-MOLLARD.

Baden, août 1838.

## CAUSERIES.

*Le Livre des Mères de Famille*, traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> Eugénie Ni-boyet, est un livre que nous recommandons — de préférence à un grand nombre d'autres productions destinées à l'enfance — aux chefs d'institution, aux pères et mères de famille. Une morale toujours saine, un

style attachant et simple, des épisodes semés de l'intérêt le plus vif, donnent à la lecture du *Livre des Mères de Famille* un attrait qui rappelle les plus heureuses productions de l'auteur, dont les journaux de Paris nous ont plus d'une fois redit les succès et l'éloge.

— L'Académie royale de Musique a donné par extraordinaire, pour le premier de l'an, la cent soixante et troisième représentation de *Robert-le-Diable*. M. Mario, le ténor gentilhomme de l'Opéra, y a continué ses débuts si brillants par le rôle de Robert. Voilà, je l'espère, d'assez belles étrennes pour MM. Meyerbeer et Scribe, et pour le public dilettante lui-même.

— Paganini, le sublime, le divin, l'illustre, l'incomparable Paganini a passé dernièrement dans nos murs; souffrant, il se rendait sous le beau ciel d'Italie, dans l'espoir d'y rétablir une santé délabrée par les veilles et d'opiniâtres travaux. Visité par le directeur des théâtres de Lyon, Paganini a paru profondément touché de cette démarche pleine de courtoisie et de convenance; aussi a-t-il gracieusement remercié par la voix de son fils, son interprète, M. Provence, le directeur de nos théâtres, lui promettant d'une manière formelle que les premiers concerts qu'il donnerait auraient lieu à Lyon. Que le ciel d'Italie soit donc propice à Paganini, et que l'été le ramène parmi nous moissonner des couronnes et des lauriers qui ne lui font nulle part défaut.

— Notre premier ténor Siran est, nous assure-t-on, entièrement rétabli de l'indisposition qui vient de l'éloigner trop long-temps de la scène. On nous prédit la rentrée prochaine de notre brillant ténor, avec lequel nous reviendront dans toute leur pompe les magnifiques partitions de *Robert*, des *Huguenots* et de *la Juive*, dont Siran est,

comme chacun le sait, un si heureux interprète, et, sans contredit, le premier parmi tous ceux de la province.

Charade.

LE VIEUX GRONDEUR.

Vous avez acheté pour ma femme un premier  
Qu'elle trouve trop large;  
Si vous ne voulez pas mieux faire mon dernier,  
Vieille femme de charge,  
Je vous déclare net que vous vous en irez,  
Et je tiendrai parole. —  
Vous avez maltraité Minon; sur les degrés  
Je l'entends qui miaule.  
O duègne, prenez garde à vous! ce dernier cas,  
Morbieu! n'est point frivole.  
Si vous recommencez, cherchez des avocats  
Qui sachent bien leur rôle:  
Car, sans nulle façon, devant le tribunal  
Je vous traduis, Brigitte:  
Battre mon pauvre chat, c'est faire plus que mal;  
Et, d'après ma poursuite,  
J'entends que vous soyez convaincue, en bon droit,  
D'un entier que toujours blâme et punit la loi.



Le mot de la dernière charade est or-ange.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 19.

**NOURTIER, libraire,**

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

**BIOGRAPHIE UNIVERSELLE**, Dictionnaire historique depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, 6 beaux volumes in-8° à deux colonnes, ornés de 60 portraits gravés par nos meilleurs artistes.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON** avec la classification de Cuvier, 9 vol. ornés de 800 gravures noires, 50 f. » c. Le même ouvrage, gravures coloriées . . . . . 52 50

**HISTOIRE DE FRANCE** d'Anquetil, continuée jusqu'à nos jours par Th. Burette . . . . . 12 »

Cet ouvrage est le même, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

La collection complète du **PANTHÉON LITTÉRAIRE** (tous les volumes se vendent séparément).

La collection complète du **MUSÉE DES FAMILLES**, 6 beaux vol. grand in-8° à deux colonnes, accompagnés de plus de 2,000 vignettes.

**MUSÉE HISTORIQUE DE VERSAILLES**, gravé par les plus habiles artistes, avec un texte explicatif. — Le prix de la livraison est de 75 c.

LIVRES EN LOCATION.

**DRAGÉES ARABIQUES,**

ou

**Tablettes adoucissantes et pectorales,**

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 15, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament. C'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des Rhumes, Toux, Asthmes, Catarrhes, Phthisies, Coqueluches, Enrouements, et toutes affections de poitrine. — On en prend cinq ou six dans la journée, et deux ou trois dans la nuit. Elle calme la Toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac. — PRIX : 1 F. 25 C. LA BOITE.

Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Vericel.

**CARNAVAL.**

**Le sieur HENRY, Coiffeur,**

Galerie de l'Argue, escalier C, à Pentresol,

A l'honneur de prévenir les amateurs de bals qu'il vient de confectionner un assortiment de Dominos et autres costumes de caractère entièrement neufs.

**BOISSON, RESTAURATEUR,**

Rue Sainte-Marie-des-Terreaux,

A l'honneur d'informer le public qu'il tient à la disposition des sociétés particulières de jolis salons fraîchement décorés, dans lesquels il servira des soupers à tous prix. Les soins qu'il apportera dans le service, et l'agrément du local dont il peut disposer, lui permettent d'espérer que les amateurs lui continueront une bienveillance qu'il fera tous ses efforts pour mériter de plus en plus. Il vient, à cet effet, de faire de nouveaux assortiments de vins fins en toutes qualités et en premier choix, et peut offrir à ceux qui l'honoreront de leur confiance tout ce qu'il a de plus recherché en primeurs, gibier, marée, terrines et pâtés de Strasbourg, etc.

**LIBRAIRIE.**

Chez DURAND DE MONTLOUIS, rue de la Préfecture, 2, six beaux volumes de la collection du **JOURNAL DES ENFANTS**, et l'abonnement de 1838 à 1839 en sus. — Prix : 16 fr. 50 c. au lieu de 52 fr. 50 c.

Musée des Familles, Bibliothèque de la Jeunesse, Ouvrages de piété, Livres d'étrennes, Albums de gravures pour enfants, Keepsakes, Pièces de théâtre, Nouveautés en souscription, Cabinet complet de lecture, etc.

**COSTUMES DE BAL,**

Place des Terreaux, 1, au 4me.

Mme CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs goûts.

**Maladies de Poitrine.**

Le Sirop pectoral de Vêlar, approuvé des facultés de médecine, comme le plus puissant spécifique dont on puisse faire usage contre les rhumes, catarrhes, asthmes, irritations d'estomac et de poitrine, les crachements de sang ou hémoptysies, la transpiration arrêtée, vulgairement appelée chaud et froid, et contre la coqueluche, se vend chez COURTOIS, ancien pharmacien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, n° 10, à St-Clair, près la Banque. — L'efficacité de ce Sirop est constatée par de nombreuses guérisons mentionnées au Prospectus qui accompagne les flacons.

**AUX DEUX JUMENTAUX,**

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

**MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,**

Successieurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

**Papiers de fantaisie pour Étrennes,**

DE LA MAISON MARION, DE PARIS.

Se vendent à la Papeterie ROLLIN cousins, rue St-Côme, 3.

**HISTOIRE PITTORESQUE**

DES

**THÉÂTRES DE PARIS,**

ORNÉE D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES SUR BOIS.

Prix : 50 centimes.

Se trouve à Lyon, au Bureau de l'Entr'acte, et chez MM. Chambet aîné, quai des Célestins, 50; — Durand, libraire, rue de la Préfecture; — Chambet jeune, libraire, place Léviste; — Guymon, libraire, rue Lafont; — Nourtier, rue de la Préfecture, 6; — Mme Gœury, libraire, place des Célestins, 2.

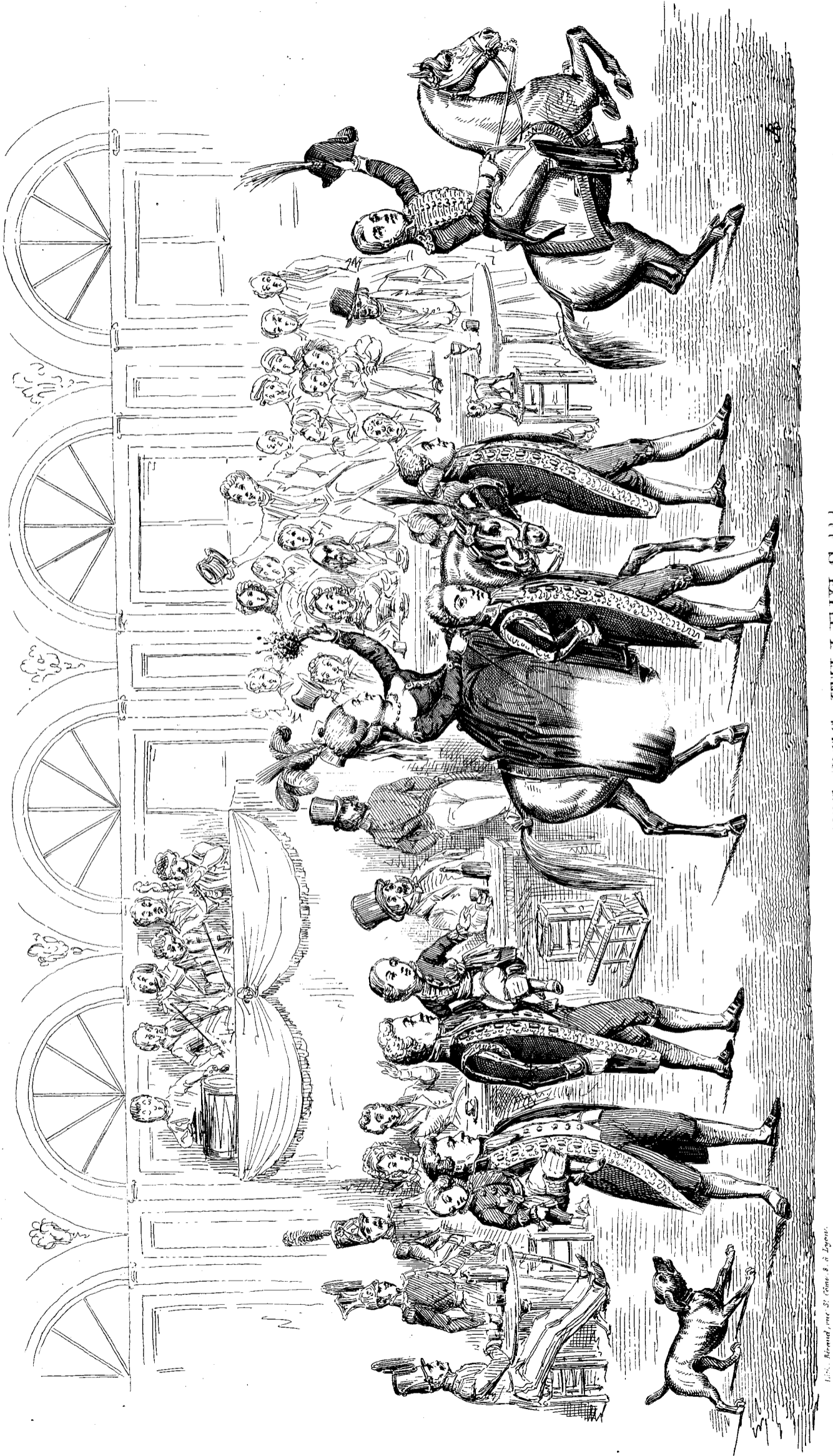
**LA ROBE ROUGE,**

PAR ANTONY RÉNAL.

3 vol. in-8°. — EN VENTE, chez Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, à Paris, et à Lyon, chez tous les Libraires.



L'entr'acte lyonnais.



LA REINE DES TILLEULS !!!

1876. Brevet, n° 27. 1876. 8. à Lyon.